Le beau, le bien
Etude de texte
Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*

Pour illustrer la question du rapport entre le beau et le bien (ou le bon, le terme, ici, étant équivalent : *bonum* en latin), nous proposons deux textes classiques de Thomas d'Aquin extraits de sa ***Somme de théologie***. Afin de les saisir le plus justement possible, il est cependant nécessaire d'en ajouter un autre, par lequel nous commençons, qui présente de manière un peu technique la déduction thomasienne de ce qu'on appelle « les transcendantaux ». Le beau, comme on le lit souvent, est-il un « transcendantal » (c'est-à-dire, comme on va le voir, quelque chose qui peut se dire de *tout* être, quel qu'il soit) ? Si ce n'est pas le cas, comment se situe-t-il par rapport à ce transcendantal qu'est le bon (ou le vrai) ?

I. Thomas d'Aquin, De la vérité.

Débutons donc par ce texte : Thomas d'Aquin, ***De la vérité***, art. 1, réponse :

> « Des choses sont dites ajouter à l'étant, en tant qu'elles expriment *un mode de l'étant lui-même qui n'est pas exprimé par le nom d''étant'* ; ceci arrive de deux façons.
> D'une première manière, le mode exprimé est *un mode spécial* de l'étant ; il y a en effet divers degrés d'entité selon lesquels sont obtenues divers modes d'être, et d'après ces modes sont obtenues les divers genres des choses : la substance n'ajoute pas à l'étant une différence qui désignerait une nature surajoutée à l'étant, mais par le nom de 'substance' on exprime un certain mode spécial de l'être, à savoir l'étant par soi, et ainsi en est-il dans les autres genres.
> D'une autre manière, le mode exprimé est *un mode général* consécutif à tout étant. Ce mode peut être entendu de deux façons : soit il est consécutif à chaque étant en soi, soit il est consécutif à un étant dans son rapport à un autre.
> Le premier cas est double parce que quelque chose peut être exprimé soit affirmativement soit négativement dans l'étant. D'une part, il ne se trouve pas quelque chose, dit affirmativement et dans l'absolu, qui puisse être admis dans tout étant, sinon son essence, selon laquelle il est dit être ; c'est ainsi que le nom *chose* lui est imposé. Il diffère de *étant* […] en ce que *étant* est pris de l'acte d'être, tandis que le nom de *chose* exprime la quiddité ou l'essence de l'étant. D'autre part, la négation consécutive à tout étant pris dans l'absolu est une non-division ; elle est exprimée par le nom *un*, car l'un n'est rien d'autre que l'étant non-divisé.
> Dans le second cas, on peut entendre de deux façons le mode de l'étant selon le rapport d'un étant à un autre. Premièrement, selon la division de l'un par l'autre, ce qu'exprime le nom *quelque chose* ; en effet, *quelque chose* se dit pour *quelque autre chose* ; par conséquent, de même que l'étant est *un* en tant qu'il est non-divisé en soi, de même l'étant est dit *quelque chose* en tant qu'il est distingué des autres. Deuxièmement, selon la convenance d'un étant à un autre ; ceci ne peut être que s'il est admis qu'un quelque chose est de nature à convenir à tout étant : c'est l'âme, qui « d'une certaine manière est toutes choses », comme il est dit [par Aristote] au livre III *De l'âme*. Or il y a dans l'âme des pouvoirs cognitif et appétitif. Le nom *bien* exprime donc la convenance de l'étant à l'appétit ; c'est pourquoi il est dit au début de l'*Ethique* que « le bien est ce à quoi toutes choses tendent ». Le nom *vrai* exprime la convenance de l'étant à l'intellect. »

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le beau, le bien

Le texte est évidemment difficile, mais on peut en extraire l'essentiel assez aisément sans le trahir.

Thomas pose d'abord qu'existent *des modes* de l'étant, c'est-à-dire des distinctions ou des différences possibles de l'étant qui, en lui-même, est indistinct. Ces modes de l'étant *ajoutent* quelque chose à l'étant ; ils disent quelque chose que le nom « étant » ne dit pas : ces modes ne sont donc pas autre *chose* que l'étant, ils ne se distinguent de lui que *conceptuellement*, par la notion. (Prenons un exemple très simple : je peux me désigner moi-même par mon prénom « X », ou en disant que je suis « père » : les deux termes ont la même référence, ils concernent la même chose – moi – ; en revanche, conceptuellement, ils diffèrent, puisque « père » dit quelque chose que « X », mon prénom, ne dit pas, à savoir le fait que j'ai des enfants).

Thomas distingue ensuite différents mode de l'étant.
Il y a d'abord les ***modes spéciaux* de l'étant :** ce sont ces modes de l'étant qui, en quelque façon, le divisent parce qu'ils s'ajoutent à lui par détermination, par

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

restriction, ou encore par « contraction ». Exemple : l'homme ajoute quelque chose à l'animal en ce sens que l'homme est une détermination actuelle de ce qui est implicitement contenu dans l'animal : dans la notion d'animal, par exemple, il y a le fait de posséder une âme, qu'elle soit sensitive ou intellective ; ce que, précisément, « restreint » l'homme, en tant qu'il possède une âme *rationnelle*.

C'est de cette manière que les modes *spéciaux* de l'étant s'ajoutent à l'étant : en le restreignant. Et ces contractions de l'étant ne sont autres que les *catégories*, c'est-à-dire les dix genres de l'être. Thomas donne l'exemple de la substance : la substance est une détermination spéciale de l'étant ; son nom exprime quelque chose que, d'une part, « étant » n'exprime pas, et qui, d'autre part, ne vaut pas pour tout étant en tant que tel : le fait d'être « par soi », c'est-à-dire de subsister, ou encore de n'exister pas en autre chose (ce qui est la caractéristique de l'accident).

Après les modes *spéciaux* de l'étant, il faut distinguer **les modes *généraux* de l'étant**. Un mode de l'étant est général en tant qu'il « accompagne » ou « suit » tout étant, quel que soit, donc, son genre d'être. C'est-à-dire que les modes généraux n'ont pas ce caractère restrictif des catégories qui n'ont chacune qu'un champ d'application déterminée (ce qui, par exemple, vaut pour la substance, en tant que mode *spécial* de l'étant, ne vaut pas pour la quantité, etc.) : ils valent pour tout étant, comme tel, par-delà les différences. Comme on l'a dit d'une phrase plus haut, on les appelle pour cette raison les *transcendantaux*, *i.e.* ces conceptions (et les termes qui les expriment) qui *dépassent* tous les genres d'être, *transcendent* les catégories, non pas parce qu'ils s'appliquent à une réalité transcendante, mais *dans la mesure où ils concernent indifféremment tous les types d'étant*.

Ces modes généraux s'appréhendent néanmoins de deux manières, chacune d'elles se divisant à son tour en deux branches.

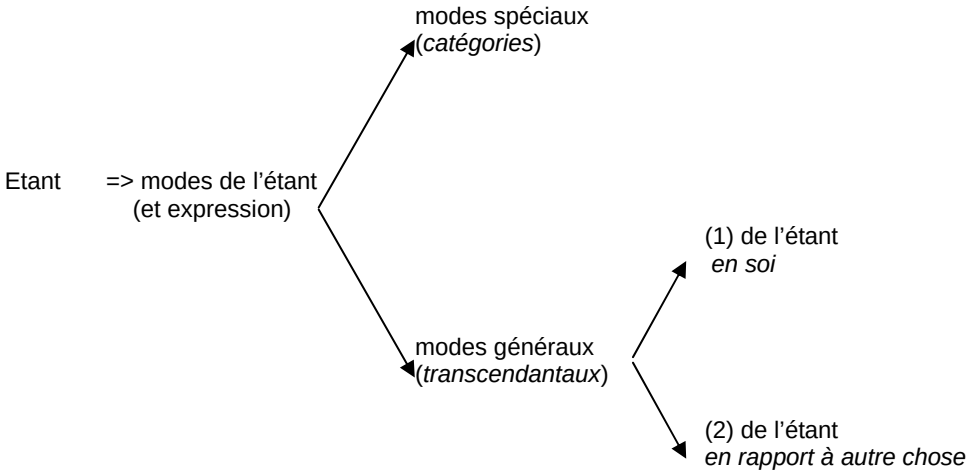
- (1) Il y a d'abord le mode général qui « accompagne tout étant *en soi* », c'est-à-dire tout étant considéré absolument, en lui-même, dans son étantité (close), sans rapport à quoi que ce soit d'autre.
- (2) Il y a ensuite le mode général qui « accompagne un étant ordonné à autre chose », c'est-à-dire en relation à une extériorité.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

Le beau, le bien

Si l'on schématise, on a donc pour l'instant :



Considérons (1) le mode général de l'étant *en soi*.

Il faut à nouveau, comme on l'a dit, distinguer deux cas :

- (a) un mode général *positif* de l'étant en soi et (b) un mode général *négatif* ; c'est-à-dire, si l'on se place, comme Thomas, au plan de l'expression de ces modes, qu'il peut y avoir, pour tout étant en tant que tel, une expression *affirmative* de ce qu'il est ou une expression *négative*.
- (a) Quel est le nom qui dit *positivement* quelque chose d'absolument valable pour tout étant ? C'est le nom « chose ». Tout étant, en tant qu'étant, a une essence ; et dans cette mesure, tout étant est *une chose*. (b) Quel est maintenant le nom qui dit *négativement* quelque chose de valable pour tout étant ? C'est le nom « un ». Tout étant, en tant qu'étant, a une essence, et donc *est* une chose ; mais en tant que tel, il est aussi *non-divisé*, c'est-à-dire qu'il *n'est pas* divisé (c'est donc bien, cette fois, un mode général *négatif*), et c'est ce que le nom « un » exprime.

Examinons à présent (2) les modes généraux de l'étant, *en rapport à autre chose*. Deux branches, une fois de plus :

- (c) premièrement, tout étant peut être rapporté à un autre du point de vue de leur « division », et c'est ce qu'exprime le nom « quelque chose » : « quelque chose » se dit en effet pour « quelque *autre* chose », *i.e.* quelque chose *autre*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

que le reste des étants. Si l'on résume, donc, on a pour l'instant : *étant, chose, un, quelque chose* : « étant » dit l'acte d'être de tout étant ; « chose » dit son essence ; « un » son indivision, « quelque chose » sa différence d'avec le reste.

➲ (d) deuxièmement, tout étant peut être rapporté à un autre *en tant qu'il s'accorde à cet autre.* Ce qui requiert une chose, c'est qu'existe, précisément, un étant capable de s'accorder à tout étant, ou auquel tout étant peut s'accorder, c'est-à-dire « quelque chose qui soit fait pour convenir à tout étant ». Or quel est cet être (qui rend possible une ultime sorte de mode général de l'étant) ? Quel est cet être dont la nature serait telle que tout étant pourrait s'y retrouver ? Par définition, *c'est l'âme*, dont on lit dans le traité *De l'âme* d'Aristote qu'« elle est en quelque façon toutes choses ».
(Pour Aristote, en effet, l'âme, sans être un miroir, peut faire converger le monde en elle et se prêter à toute chose. Mais *en un sens*, seulement : ce que l'âme humaine est capable de faire, c'est de recevoir les *formes* de toutes les choses qu'elle appréhende, et, ce faisant, de s'y assimiler : elle est en quelque façon la pierre, par exemple, sans se pétrifier, parce qu'elle apte à recevoir les formes des êtres, abstraction faite de leurs matières, et de faire une avec ce qu'elle reçoit : l'âme *est* d'une certaine manière tous les êtres, cela veut dire : la forme des êtres *est dans* l'âme, celle-ci ayant la propriété de devenir ce qu'elle contient.)

Cela dit, il faut une nouvelle subdivision. Car s'il est vrai que tout étant peut convenir à l'âme, il peut lui convenir plus précisément *sous deux rapports différents* : car « il y a dans l'âme une puissance cognitive et une puissance appétitive ».

Deux nouveaux noms font donc leur apparition, ceux des deux derniers transcendantaux : le nom « bien » ou « bon » exprime la convenance de l'étant à *l'appétit* ; et le nom « vrai », la convenance de l'étant à *l'intellect*. Pour le dire autrement : « bien » ou « bon », dans la mesure où le bien est un mode général de l'étant, ajoute à « étant » une notion, qu'« étant » n'exprime pas, *i.e.* l'idée d'un accord de *tout* étant avec la puissance appétitive de l'âme ; et « vrai », dans la mesure où le vrai est un mode général de l'étant, ajoute à « étant », lui aussi, une notion qu'« étant » ne dit pas : l'idée d'un accord de *tout* étant avec la puissance intellective de connaissance de l'âme.

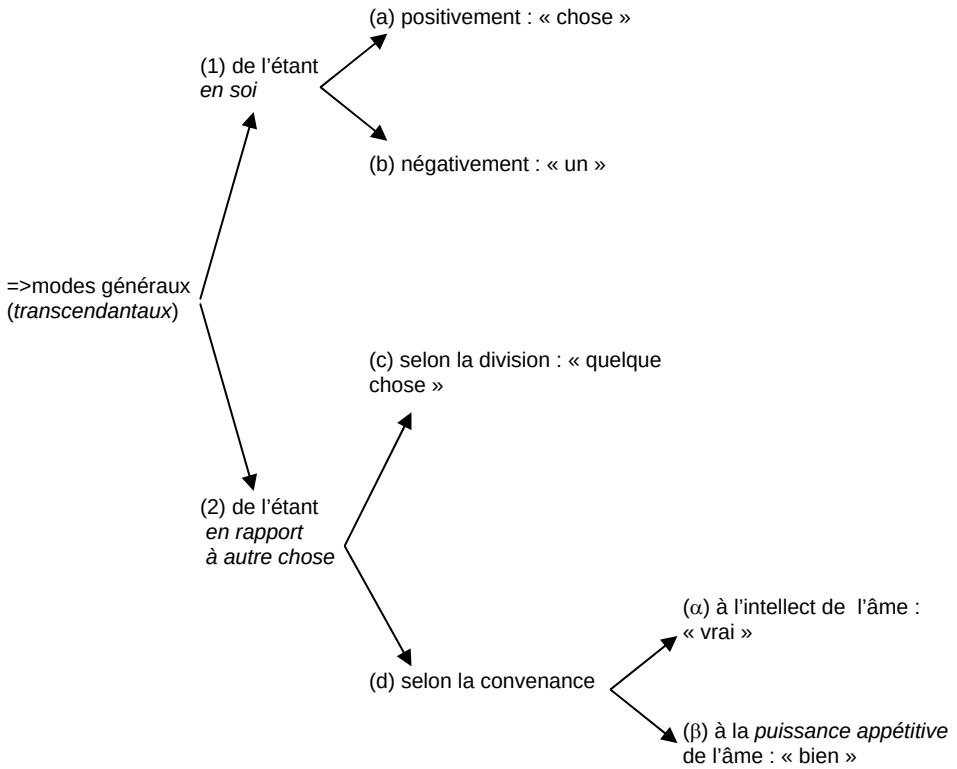
© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le beau, le bien

Si l'on schématise l'ensemble des modes généraux, on obtient donc ceci :



Voilà donc la liste des transcendantaux : *chose*, *un*, *quelque chose*, *vrai*, *bien* (ou *bon*). De chaque être, quel qu'il soit, on peut dire, *sous un certain rapport* (c'est-à-dire : en ajoutant chaque fois un concept, une notion que le simple mot d'être ne dit pas), que c'est une *chose*, qu'il est *un*, que c'est *quelque chose*, qu'il est *vrai*, qu'il est *bon*.

Passé ce préambule technique, venons-en à la beauté. Trouve-t-elle une place dans ce schéma ? Selon Thomas, peut-on dire de tout être qu'il est beau en

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

ajoutant quelque chose, conceptuellement, à la notion générale d'étant ? Lisons les deux textes qui suivent, dans lesquels Thomas tâche de distinguer entre le beau et le bien (ou le bon).

II. Premier extrait : Somme de théologie, Ia IIae, q. 27, art. 1

Le premier est extrait de la ***Somme de théologie***, Ia IIae, q. 27, art. 1. Dans cet article, la question posée est la suivante : « Le bien (*bonum*) est-il la seule cause de l'amour ? » En faveur d'une réponse négative, Thomas signale cet argument, qui repose sur l'autorité du Pseudo-Denys l'Aréopagite (un auteur néo-platonicien anonyme constamment cité au moyen âge) :

> « D'après Denys, au chapitre 4 des *Noms divins*, non seulement 'le bien', mais aussi 'le beau (*pulchrum*) est aimable à tous' ».

***

Voici un extrait du texte auquel Thomas fait allusion (un texte qui assimile « bien » et « beau ») : Pseudo-Denys l'aréopagite, ***Les noms divins***, IV, 7 :

> « Ce Bien [à savoir : Dieu], les sains théologiens le célèbrent aussi en l'appelant Beau, Beauté, Amour, Aimable, et de tous autres noms divins convenant à cette fraîcheur qui est source de beauté et pleine de grâce. Assurément il ne faut pas confondre « beau » et « beauté » dès lors du moins qu'on ne considère pas cette Cause qui réunit tout en un ; en tout être nous distinguons en effet participation et participé, appelant beau ce qui a part à la beauté et beauté la participation à cette cause qui fait la beauté de tout ce qui est beau. Mais s'il s'agit du Beau suressentiel, on l'appelle aussi Beauté, à cause de tout être dans la mesure propre à chacun, et parce qu'à la façon de la lumière il fait rayonner sur toutes choses, pour les revêtir de beauté, les effusions de cette source rayonnante qui sourd de lui-même, parce qu'enfin il appelle (*kalloun*) tout à lui – aussi le nomme-t-on *beau* (*kallos*) – et qu'il rassemble au sein de soi-même tout en tout. Mais si on le nomme Beau, c'est en ce sens qu'ensemble il contient toute beauté, qu'il demeure éternellement beau, d'une beauté identique à soi-même et constante, qui ne naît ni ne périt, ne croît ni ne décroît, car il n'est point beau en ceci et laid en cela, ni tantôt beau et tantôt laid,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

Le beau, le bien

> ni beau selon les points de vue, les lieux ou les façons de considérer, mais bien plutôt d'une beauté constante, qui demeure la même en soi et pour soi, contenant d'avance en soi et de façon transcendante la source originelle de toute beauté. […] Aussi le Beau se confond-il avec le Bien, car, quel que soit le motif qui meut les êtres, c'est toujours vers le Beau-et-Bien qu'ils tendent, et il n'est rien qui n'ait part au Beau-et-Bien. […] Ainsi cet Un tout ensemble beau et bon est cause de toute la pluralité des beaux et des biens. »

***

Autrement dit, le bien ne serait pas la seule cause de l'amour puisque, si l'on en croit Denys, le beau, tout comme le bien, est aimable. La question se pose donc du rapport entre le beau et le bien. Et pour l'élucider, Thomas répond ceci :

> « le beau est identique au bien, mais ils diffèrent seulement par la notion (*ratione*). Le bien étant ce que 'toutes choses désirent', il appartient à la notion du bien que l'appétit trouve en lui son apaisement, tandis qu'il appartient à la notion de beau que l'appétit trouve son apaisement en le voyant ou en le connaissant. C'est pourquoi les sens les plus intéressés par la beauté sont ceux qui connaissent davantage, comme la vue et l'ouïe au service de la raison : nous parlons en effet de beaux spectacles ou de belles sonorités. Les objets des autres sens n'évoquent pas l'idée de beauté : on ne parle pas de belles saveurs ou de belles odeurs. On voit donc que le beau ajoute au bien un certain rapport à la puissance connaissante : le bien est alors ce qui plaît à l'appétit purement et simplement ; le beau, ce dont l'appréhension plaît. »

III. Second extrait : Somme de théologie, Ia, q. 5, art. 4

Le deuxième texte, qui va dans le même sens, est extrait de *Somme de théologie*, Ia, q. 5, art. 4. La question posée dans cet article est la suivante : « le bien *(bonum)* est-il cause finale ? » En faveur d'une réponse négative, le premier argument signalé par Thomas est celui-ci :

> « il semblerait plus indiqué de rattacher le bien à quelque autre genre de cause. En effet, Denys dit dans *Les noms divins*, chapitre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

> 4, que ‘le bien est loué comme beau’. Or le beau comporte une notion de cause formelle. Donc le bien est une cause formelle. »

Il s’agit par conséquent de distinguer, là aussi, entre le beau et le bien. Ce que Thomas fait ainsi dans sa réponse :

> « le beau et le bien sont identiques par le sujet, parce qu’ils sont fondés sur la même chose, à savoir sur la forme ; et pour cette raison, le bien est loué comme beau. Cependant, ils diffèrent par la notion. Car le bien est proprement l’affaire du désir, puisque le bien est ce que toutes choses désirent ; il implique donc une notion de fin, car le désir est une sorte d’élan vers une chose. En revanche, le beau est l’affaire de la faculté de connaissance : sont dites belles, en effet, les choses qui, lorsqu’elles sont vues, plaisent. Aussi, le beau consiste-t-il dans une juste proportion des choses, nos sens se plaisant aux choses harmonieuses et proportionnées, comme s’ils s’y retrouvaient eux-mêmes, eux qui sont, comme toute puissance de connaissance, un certain rapport (*ratio*). Et parce que la connaissance se fait par assimilation, et que la ressemblance concerne la forme, le beau se rapporte proprement à la notion de cause formelle. »

Le cadre des réponses de Thomas est constitué par la position néoplatonicienne du Pseudo-Denys, qui assimile le beau et le bien. Il n’en va pas de même pour Thomas. Le beau est certes intimement lié au bien ou au bon, mais il ne se confond pas absolument avec lui. Thomas explique en effet que le beau et le bien sont identiques « par le sujet », c’est-à-dire par leur référence (c’est la même *chose* qui est bonne et belle ; *ce qui* est beau, c’est aussi *ce qui* est bon ou bien), mais ils diffèrent par leur notion, conceptuellement.

Expliquons. Dire d’une chose qu’elle est « bonne » (ou que c’est quelque chose de « bien »), c’est dire qu’elle apaise le désir : le bien, c’est ce qui satisfait l’appétit. Et l’on pourrait préciser – puisque l’appétit est une sorte d’élan vers la chose – que le bien est cette fin qui satisfait l’élan qui porte un être. En somme, le bien ou le bon est l’affaire du désir ; et c’est ce qui comble ce désir.

Pour le beau, c’est un peu autre chose. Le beau, dit Thomas, est l’affaire *d’une puissance connaissante*. Précision capitale. Certes, le beau *aussi* apaise le désir, satisfait l’appétit – et en cela, il est une espèce du bien ou du bon –, mais il le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l’auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

satisfait *dans la mesure où il est appréhendé, connu* – ce qui cette fois pourrait le rapprocher du vrai : la chose belle, autrement dit, plaît en tant qu’elle est connue.

Il ressort de cela que Thomas ne paraît pas faire de la beauté un transcendantal ; il n’en parle pas ici comme de quelque chose qui « se réciproquerait » ou « serait convertible » avec tout étant (ce qui est la caractéristique de tout transcendantal). En revanche, il semble situer le beau entre le vrai et le bien (ou le bon). Le beau ajoute en effet quelque chose au bon. Le bon comble l’appétit, purement et simplement. Le beau comble l’appétit *par la connaissance qu’on en prend*. Ce qui évidemment ne veut pas dire que tout ce qu’on connaît comble l’appétit, et que, donc, tout ce qui est connu est *ipso facto* beau. Le beau est connu, et beau *en tant que connu*, mais tout ce qui est connu n’est pas beau. Pour que ce que je connais satisfasse mon appétit et soit jugé beau, il faut un certain nombre de facteurs (l’« intégrité » ou la « perfection » ; l’« harmonie » ou la « juste proportion » ; la « clarté » ou l’éclat ; voir *Somme de théologie* I, q. 39, art. 8) : est belle la chose qui, lorsque je la connais, et *dans la mesure où ce qu’elle présente de perfection, d’harmonie et de clarté se conforme à l’équilibre de ma puissance de connaître*, comble mon désir.

J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,
ancien élève de l’ENS,
maître de conférences à l’Université de Nanterre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l’auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021